

HOMÉLIE 24

«Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis, mais les voyant et comme les saluant de loin, et confessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Car ceux qui parlent de la sorte font bien voir qu'ils cherchent leur patrie. Et s'ils avaient pensé à celle d'où ils étaient sortis, ils auraient eu certainement assez de temps pour y retourner. Mais ils en désiraient une meilleure, qui est le ciel : aussi Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu; car il leur avait préparé une cité.»

1. La première des vertus, la vertu même consiste à être en ce monde étranger et voyageur, à n'avoir rien de commun avec les choses qui s'y trouvent, et à s'en éloigner comme de biens étrangers, à l'exemple de ces bienheureux disciples dont il dit : «Ils ont mené une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne.» Ceux-là confessaient qu'ils étaient étrangers et voyageurs. Paul va plus loin encore. Il ne se contente pas d'affirmer qu'il est étranger et voyageur, mais il ajoute qu'il est mort au monde et que le monde est mort pour lui : «Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde.» (Gal 6,14) Nous, au contraire, nous agissons, nous vivons complètement en citoyens de la terre; et ce que les justes étaient pour cette vie, c'est-à-dire étrangers et morts, nous le sommes pour le ciel; ce qu'ils étaient pour le ciel, y vivant et s'y conduisant en citoyens d'une telle patrie, nous le sommes pour le monde. C'est pourquoi nous sommes morts, puisque nous avons renoncé à la vie véritable pour choisir cette vie temporelle; c'est pourquoi nous avons irrité Dieu en ce que, lorsqu'il nous était offert de jouir des biens qui sont dans le ciel, nous ne voulons pas nous séparer de ceux qui sont sur la terre. Semblables au ver, nous rampons de la boue à la fange, et puis de la fange à la boue. Et certes, nous ne voulons pas même soulever la tête, ni nous écarter des choses terrestres; mais, comme ensevelis dans le léthargique engourdissement de l'ivresse, nous restons plongés dans de stupides visions. Tels ces hommes qu'enchaînent les douceurs du sommeil, non seulement la nuit, mais quand le matin est venu et que le jour a lui : ils gisent sur leur couche, ils n'ont pas honte d'être les esclaves de ce plaisir, et de faire du temps du travail et de l'étude le temps du sommeil et de la paresse; tels nous-mêmes, le jour près d'éclorre, la nuit près de finir, ou plutôt pendant le jour «travaillons, est-il écrit, tandis qu'il est jour,» (Jn 9,4) nous faisons les œuvres de la nuit, dormant, contemplant des songes, caressant des fantômes trompeurs.

Nous fermons les yeux de l'esprit et du corps, nous parlons à la légère, nous déraisonnons. Si le démon nous fait une blessure profonde, nous ne le sentons même pas, alors même qu'il consumerait notre ruine spirituelle, alors même qu'il porterait l'incendie dans la demeure de notre âme. Bien plus, nous n'attendons pas que ces désastres nous viennent du dehors : nous les accomplissons nous-mêmes, allant au-devant du mal et de ses blessures, gisant dans notre honte, dépouillés de tout honneur, ne cachant pas nos actions déshonnêtes et ne permettant pas au prochain de les cacher; existence toute de dégradation, qui fait de nous la risée et le jouet continuel de ceux qui nous voient et de ceux qui nous approchent. Ne savez-vous donc point que les méchants se rient de leurs pareils et les condamnent ? C'est que Dieu a mis en nous un juge inviolable, incorruptible, même lorsque nous sommes tombés tout au fond de l'abîme du vice. Le méchant se condamne lui-même, et pourtant, si quelqu'un l'accuse de méchanceté, il en rougit, il s'en indigne, il se dit victime d'une injure. Donc, si les pervers ne condamnent pas dans leurs propres œuvres le mal qu'ils font sciemment, ils se condamnent assurément par leurs discours. Mais je dis qu'ils se condamnent aussi dans leurs œuvres. En cherchant l'ombre, en se cachant pour agir, ne donnent-ils pas la preuve la plus énergique qu'ils réprouvent leur propre conduite ? L'essence du vice est une chose si évidente, qu'il a pour accusateurs ceux même qui le pratiquent : la vertu est si belle, qu'elle impose l'admiration même à ceux qui ne la pratiquent pas. Le débauché loue la tempérance et la continence, l'avare condamne l'injustice, l'homme irascible admire la patience et blâme la susceptibilité, le libertin décrie le libertinage. Comment donc s'abandonne-t-il à ce vice ? Par lâcheté, quoiqu'il juge qu'il fait mal. S'il en était autrement, il ne cacherait pas ses actions et ne repousserait pas le blâme du prochain. Il y en a même qui, las de porter le fardeau de la honte, se sont donné la mort : tant le bon et l'honnête trouvent

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

en nous-mêmes un puissant témoignage ! Le bien nous apparaît avec plus d'éclat que la lumière du soleil; nous savons que rien n'est aussi honteux que le mal.

2. Les saints étaient des étrangers et des voyageurs. Comment et pour quelle raison ? Où Abraham confesse-t-il qu'il était étranger et voyageur ? Peut-être l'a-t-il déclaré; car nous connaissons toute cette parole de David : «Je suis étranger et voyageur, comme tous mes pères.» (Ps 38,13) En effet, des hommes qui habitaient sous la tente et qui achetaient leurs tombeaux à prix d'argent, n'étaient-ils pas étrangers et voyageurs, puisqu'ils ne possédaient même pas une place pour ensevelir leurs proches ? Quoi donc ? voulaient-ils dire qu'ils étaient étrangers en Palestine seulement ? Nullement, mais dans le monde entier; et c'est avec raison. Ils n'y voyaient aucun des biens qu'ils désiraient; tout leur était étranger et indifférent. Ils voulaient pratiquer la vertu, ils n'avaient donc rien de commun avec un monde où dominait le vice. Aussi avaient-ils bien peu d'amis, peu de confidents. Comment étaient-ils étrangers ? Ils n'avaient aucun souci des choses de la terre, et ils le prouvaient par leur conduite, plus que par leurs paroles. Comment ? Dieu dit à Abraham : Quitte ce pays qui te paraît être ta patrie, et viens dans un autre; et il ne fut point arrêté par les affections domestiques, mais il les abandonna sans regret, comme on quitte des biens qui ne vous appartiennent pas. Dieu lui dit : Offre-moi en sacrifice ton fils unique; et il le lui offrit comme s'il n'avait pas de fils et aucun des sentiments de la nature humaine. Les richesses qu'il avait, il les mettait en commun avec tous ceux qui l'approchaient, et il n'en faisait aucun cas, il laissait la première place aux autres, il affrontait les dangers, il endurait des souffrances sans nombre; il ne bâtissait pas de somptueuses demeures, il ne s'abandonnait pas aux délices, il n'avait aucun souci du vêtement ni des autres vanités du siècle. Mais il remplissait les devoirs de citoyen de la céleste cité : il pratiquait l'hospitalité, la charité, la miséricorde, la patience, le mépris des richesses, de la gloire mondaine et des autres biens de la terre. Son fils imita son exemple. Chassé, poursuivi par la haine, il partit, il céda sa place, comme quelqu'un qui est sur la propriété d'autrui; car les étrangers se soumettent à toute sorte de traitements, comme n'étant pas dans leur patrie. Lorsque son épouse lui était enlevée, il le souffrait comme s'il eût été étranger; mais il cultivait avec grand soin les vertus d'en haut, la modestie, l'honnêteté, une constante tempérance. Après avoir engendré Jacob et Esaü, il n'eut plus aucun commerce avec son épouse, et il ne se maria qu'après avoir perdu la vigueur de la jeunesse, montrant qu'il ne se mariait point pour la satisfaction des appétits charnels, mais pour servir à l'accomplissement des promesses de Dieu. Que lit Jacob ? ne se contentait-il pas du pain et du vêtement, que désirent les étrangers tombés dans l'extrême pauvreté ? exilé, ne s'en allait-il pas sans résistance comme un étranger ? ne fut-il pas mercenaire ? ne souffrit-il pas des maux sans nombre, toujours errant comme un étranger ? Les saints, par leur patience dans l'adversité, montraient qu'ils cherchaient une autre patrie que la terre.

Merveilleuse différence ! ces saints hommes souffraient cruellement chaque jour, désireux de sortir de ce monde pour retourner dans leur céleste patrie; nous, au contraire, quand survient la maladie, nous oublions tout pour nous abandonner, comme des enfants, aux larmes que nous arrache la peur de mourir. C'est à bon droit qu'il en est ainsi. Nous ne vivons pas en ce monde comme des étrangers qui ont hâte de retourner dans leur patrie, mais comme si nous marchions au supplice. Aussi gémissons-nous, n'ayant pas fait de cette vie l'usage qui convient, et l'ayant prise à rebours; aussi pleurons-nous, quand nous devrions nous réjouir; aussi redoutons-nous le jugement qui nous attend, comme redoutent le tribunal les homicides et les chefs de voleurs; devant le souvenir de tous nos crimes, nous frémissons de crainte. Les saints n'étaient pas ainsi : ils soupiraient après la patrie. Paul soupirait comme eux, quand il écrivait : «Nous qui sommes dans ce corps comme dans une tente, nous gémissons sous sa pesanteur.» (II Cor 5,4) Tel était Abraham et tous ceux qui étaient avec lui : ils étaient étrangers dans le monde entier et cherchaient la patrie. Quelle est cette patrie ? est-ce celle qu'ils avaient quittée ? Nullement : rien, en effet, ne les eût empêchés d'y rentrer et d'en être les citoyens. Mais ils cherchaient la patrie qui est au ciel. C'est ainsi qu'ils avaient hâte de quitter la terre; c'est ainsi qu'ils plaisaient à Dieu, et c'est pourquoi celui-ci ne rougissait pas d'être appelé leur Dieu. Merveilleux honneur ! il lui était agréable d'être appelé leur Dieu. Qu'est-ce à dire ? il est appelé le Dieu de la terre et du ciel, et nous voyons une merveille en ce qu'il ne rougissait pas d'être appelé leur Dieu ? Oui, c'est une grande et une bien grande chose, et la preuve certaine d'une grande béatitude. Comment ? En ce qu'il porte le nom de Dieu du ciel et de la terre, comme celui de Dieu des nations, en tant que créateur de toute chose; mais il est le Dieu de ces saints, en ce sens qu'il est leur meilleur ami. Un exemple va nous le montrer. Que se passe-t-il dans les familles des grands ? Quand l'un des intendants est en grande faveur, il gère toutes les affaires, il jouit d'une confiance illimitée

auprès de son maître, on lui donne même le titre de maître, et vous en trouverez beaucoup qui sont ainsi appelés. Que puis-je en conclure ? on prétendra qu'il a pu dire Dieu d'Abraham, comme on disait, non pas le Dieu des nations, mais le Dieu de l'univers. Et ne voyez-vous pas quel honneur pour Abraham, d'autant plus qu'il ne l'avait pas recherché ? On l'appelle aujourd'hui le Dieu des chrétiens, et ce nom surpasse la dignité de tous les chrétiens ensemble : combien plus, si on l'appelle le Dieu d'un seul, surpassera-t-il la dignité de cet homme ? Le Dieu de la terre ne rougit pas d'être appelé le Dieu de trois hommes; et c'est à bon droit : ce n'est pas d'un seul monde, mais de mondes sans nombre qu'un saint est l'égal. «Il vaut mieux un seul homme faisant la volonté de Dieu, que dix mille impies.» (Ec 16,3) Il est donc évident que les patriarches confessaient qu'ils étaient étrangers. Mais se disaient-ils voyageurs parce qu'ils étaient en pays étranger ? Nullement. David n'était-il pas roi et prophète ? ne vivait-il pas dans sa patrie terrestre ? pourquoi donc aurait-il dit : «Je suis étranger et voyageur ?» (Ps 38,13) Et si on lui demande comment il l'est, il répond : «De la même manière que tous mes pères.» Voyez-vous maintenant comment ceux-ci étaient voyageurs ? Nous avons, disaient-ils, une patrie ici-bas, mais non celle qui est la vraie patrie. Comment donc êtes-vous voyageurs ? Nous le sommes sur la terre, David était voyageur sur la terre comme ses pères, et ses pères comme lui.

3. Soyons donc nous aussi étrangers sur la terre, que Dieu ne rougisse point d'être appelé notre Dieu. Il est injurieux pour lui d'être appelé le Dieu des méchants, et il les confond lui-même, tandis qu'il se réjouit quand on lui donne le nom de Dieu des hommes de bonne volonté, aimant le bien et pratiquant la vertu. Ne refusons-nous pas d'être les maîtres des mauvais serviteurs et ne les renvoyons-nous point ? Si quelqu'un vient nous dire : Tel ou tel autre homme, qui se conduit indignement, est-il votre serviteur ? nous nous hâtons de répondre : Point du tout; repoussant l'ignominie qui rejaillit du serviteur sur son maître, à cause des rapports qu'ils ont entre eux. A plus forte raison Dieu agit-il ainsi. Mais les saints patriarches étaient si admirables, ils avaient en lui une confiance si grande, que non seulement il leur permet de lui donner le nom de Dieu, mais qu'il dit de lui-même : «Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob.» (Ex 3,6) Et nous aussi, mes frères, soyons étrangers sur la terre, afin que Dieu ne rougisse pas de nous, de peur, dis-je, qu'il n'en rougisse et ne nous plonge dans la géhenne. Tels étaient ceux qui disaient : «Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, et fait beaucoup de prodiges en votre nom ?» (Mt 7,22) Voyez ce que leur répond Jésus -Christ : «Je ne vous ai jamais connus.» Ainsi ferait un maître vers qui viendraient de mauvais serviteurs; il les repousserait, pour repousser la honte. «Je ne vous ai jamais connus,» dit-il. Eh quoi ! Seigneur, vous les punissez sans les connaître ? Nullement; je ne vous connais pas, signifie, en cet endroit, je vous désavoue et vous fuis. Gardons-nous cependant de voir dans cette parole une terrible malédiction. Si des hommes qui chassaient les démons et prophétisaient ont été désavoués, parce qu'ils n'avaient pas une vie conforme à leurs paroles, combien plus ne serons-nous pas désavoués ? Mais comment, dira-t-on, peut-il se faire que ceux qui avaient prophétisé, fait des prodiges, chassé les démons, aient été désavoués ? Il est vraisemblable qu'ils changèrent plus tard et devinrent méchants; en sorte que leur vertu antérieure ne leur servit de rien. Il ne faut pas seulement bien commencer, il faut finir encore mieux. Un orateur ne cherche-t-il pas à faire sa péroraison aussi belle que possible, afin de se retirer couvert d'applaudissements ? L'administrateur d'une ville ne se préoccupe-t-il pas de l'issue honorable de son administration ? Si l'athlète ne se montre pas de plus en plus grand, et si, après avoir vaincu tous ses adversaires, il est terrassé par le dernier, toutes ses précédentes victoires ne sont elles pas inutiles ? Quand même un pilote aurait traversé la mer, s'il laisse briser le navire à l'entrée du port, ne perd-il pas le fruit de tous ses travaux antérieurs ? Que dire d'un médecin, qui, après avoir délivré un malade de son mal, au moment de compléter sa guérison, lui apporterait la mort ? quelle est l'utilité de ses soins passés ? Ainsi dans la vertu; quiconque n'a pas une fin digne du commencement, périt sans réserve. Tels sont ces hommes qui, après être sortis glorieux et triomphants des chaînes même de la persécution, deviennent plus tard faibles et timides. Ils sont privés de la récompense : Dieu ne les reconnaît pas. Persuadons-nous de cette vérité, nous tous qui poursuivons l'avancement dans les richesses; c'est le plus injuste de tous les désirs : «L'amour de l'or est la source de tous les péchés.» (I Tim 6,10) Écoutons ces paroles, nous tous qui avons de la fortune et qui cherchons à l'accroître; écoutons, étouffons enfin ce désir, de peur d'entendre un jour la condamnation qu'il entraîne. Écoutons maintenant et prenons garde, de peur d'entendre plus tard la sentence; écoulez maintenant avec crainte, de peur qu'un jour notre supplice ne nous soit annoncé en ces mots : «Retirez-vous de moi, je ne vous ai jamais connus,» (Mt 7,23) même lorsque vous prophétisiez et que vous chassiez les démons. Il est

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

vraisemblable que le divin Maître a voulu encore insinuer en cet endroit qu'ils avaient même alors une vie coupable : au commencement, la grâce manifestait ses œuvres même par des mains indignes. Si elle se manifesta par Balaam, elle a pu se manifester aussi par des mains indignes, dans l'intérêt de ceux qui devaient en profiter. Les signes et les prodiges n'ont pu exempter du supplice ceux qui les faisaient ; ainsi la dignité sacerdotale, y serait-on arrivé même à la charge la plus élevée, et la grâce ont-elle concouru à l'imposition des mains et aux autres actes du ministère, dans l'intérêt de ceux qui ont besoin des secours des supérieurs, n'empêchera pas d'entendre cette terrible parole : Je ne vous ai jamais connu, pas même dans les circonstances où la grâce s'est manifestée par votre intermédiaire. Quelle minutieuse enquête établira la parfaite pureté de la vie ! Ne voit-on pas que cette pureté nous donnera seule l'entrée du royaume céleste ? Sans elle, l'homme est perdu aurait-il fait des prodiges sans nombre. Rien ne cause à Dieu une joie aussi grande qu'une conduite irréprochable dans la vie. « Si vous me chérissez, » il n'ajoute pas : Faites des miracles ; quoi donc ? « Observez mes commandements. » (Jn 14,15) Et encore : « Vous serez mes amis, » non pas quand vous chasserez les démons, mais « si vous faites ce que je vous dis. » (Ibid., 15,15) Les miracles sont les dons de Dieu ; la vertu, même après qu'on a reçu le don des miracles, doit être l'unique objet de tous nos soins. Appliquons-nous donc à être les amis de Dieu, ne restons pas ses ennemis. Tel est le but constant de nos remontrances vis-à-vis de vous et de nous-même ; mais elle ne porte aucun fruit, et c'est pourquoi je tremble. Parfois je désirerais m'être tu, de peur d'avoir rendu votre péril plus grand. Entendre toujours les avis de Dieu et ne pas y conformer sa conduite, c'est l'irriter. Mais mon silence aurait un autre danger que je crains, celui de me taire, alors que mon ministère me fait un devoir de parler. Que ferons-nous donc pour nous sauver ? Nous vivrons d'abord selon la vertu, pendant qu'il en est temps encore ; il faut répartir la culture des vertus, comme les agriculteurs divisent les travaux des champs : dans tel mois, combattons la médisance, la fierté, la colère injuste, faisons-nous une loi de nous en corriger et disons : Aujourd'hui je ferai bien cette chose ; dans tel autre mois apprenons la patience, et dans le suivant, une vertu nouvelle ; lorsque nous serons arrivés à la pratique de cette vertu, passons à une troisième, faisant comme les bons disciples, qui gardent ce qu'ils ont appris et acquièrent toujours des connaissances nouvelles. Venons ensuite au mépris des richesses ; gardons d'abord nos mains de l'avarice et du désir d'entasser ; et nous ferons ensuite l'aumône : ne confondons pas toute chose, prenant le bien d'autrui de la même main qui fait l'aumône. Après cette vertu acquérons-en une nouvelle, et puis encore une autre. « Qu'on n'entende parmi vous ni parole déshonnête ni foUe gaieté. » (Ep 5,4) Ayons donc une conduite irréprochable. Il n'est pas besoin de dépense, ni de travail, ni de sueur pour l'acquérir ; il suffit de vouloir, et tout sera fait. Il n'est pas besoin d'entreprendre un long voyage, ni de traverser l'immensité des mers ; il suffit de s'y appliquer de tout cœur, et de mettre le frein à sa langue. Gardons-nous d'être injurieux, colère ; rejetons les mauvais désirs, les plaisirs déraisonnables, le culte des choses du corps, la soif des richesses, le parjure, les serments téméraires. Si nous cultivons ainsi notre âme, arrachant d'abord les ronces qui la dévorent et y jetant ensuite la semence céleste, nous pourrions recueillir les biens promis. Alors viendra le véritable agriculteur, qui nous introduira dans ses greniers, où nous trouverons tous les biens. Puissions-nous tous les acquérir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, adoration, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.